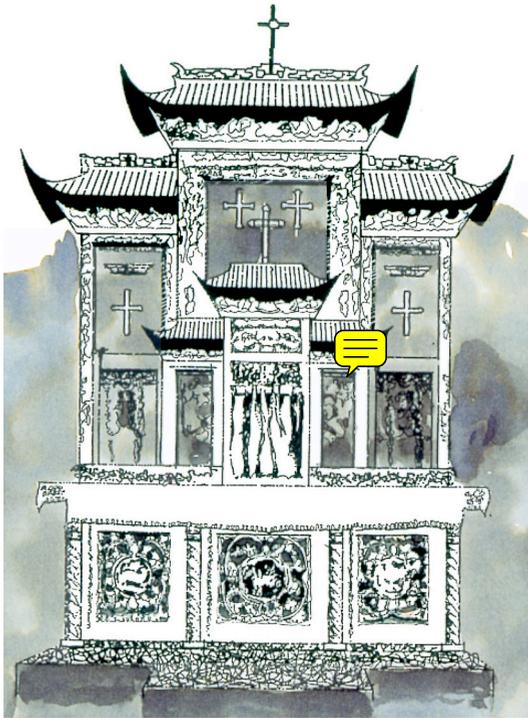


LE MANDAT DU CIEL
LE RÔLE DES JÉSUITES EN CHINE

JEAN-PIERRE DUTEIL

Préface de Jean Delumeau



ap

éditions ARGUMENTS

LE MANDAT DU CIEL

LE RÔLE DES JÉSUITES EN CHINE,
DE LA MORT DE FRANÇOIS-XAVIER À LA DISSOLUTION
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS (1552-1774)

JEAN-PIERRE DUTEIL

Préface de Jean Delumeau

αρ *éditions ARGUMENTS*

ISBN ~~2-909109-11-9~~

Dépôt légal - 1^{re} édition, octobre 1994

© **ap éditions ARGUMENTS**
1, rue Gozlin - 75006 Paris

PRÉFACE

Je veux d'abord dans cette préface rendre hommage à la fois au sérieux et à la loyauté de Jean-Pierre Duteil. Il a compulsé un nombre très important de documents rédigés en latin, portugais, français et italien et aussi quelquefois en allemand et en néerlandais. Son enquête l'a conduit à travailler principalement à Paris, Rome et Lisbonne.

Il ne cache pas qu'il ne connaît pas — ou du moins qu'il connaît peu — le chinois et donc qu'il n'est pas sinologue. Mais il affirme — et, à mon avis, avec raison — que la seule utilisation des nombreuses sources occidentales lui permettait de traiter son sujet. Celui-ci n'est pas seulement « le rôle des Jésuites en Chine » aux XVI^e-XVIII^e siècles, mais aussi et plus largement « la Chine vue par les Jésuites » durant cette période. Apparemment il n'existait pas jusqu'à présent de synthèse sur cette présence de la Compagnie de Jésus en Chine qui a été, dit Jean-Pierre Duteil, « autant culturelle qu'évangélisatrice ». Son ouvrage comble donc une lacune et il faut lui en savoir gré.

Parmi les nombreuses informations et réflexions historiques que contient ce travail je voudrais d'abord souligner celles qui se rapportent aux antécédents de la « querelle des rites ». Celle-ci, montre Jean-Pierre Duteil, était en germe dans deux conceptions différentes de la mission chrétienne : l'une était celle de la « table rase » ; l'autre celle de ce que nous appelons aujourd'hui « l'inculturation ». Cette seconde attitude était en germe dans les directives de St Ignace et elle a été mise en œuvre dès la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e par Ricci et Valignano. Le port de vêtements de soie et de la barbe, la nécessité d'avoir rang de mandarin, de circuler en palanquin parurent aux missionnaires des autres ordres une trahison de l'attitude évangélique. Mais Jean-Pierre Duteil montre très bien qu'il y a eu débat à ce sujet à l'intérieur même de la Compagnie de Jésus en Chine.

Un second point qui a retenu mon attention est l'importance numérique (mais pas seulement numérique) de l'élément portugais dans la mission jésuite de Chine. Certes, on pouvait le deviner *a priori* compte tenu des exigences du « patronat » exercé sur l'Église d'Asie par le roi de Portugal. Néanmoins l'auteur souligne et précise cette importance, chiffres et cartes à l'appui. Et ceci est un acquis pour la connaissance historique qui n'enlève rien au rôle, d'une part des Italiens (Ricci, Valignano, Martini), d'autre part des Français et des Nordiques (Schall, Verbiest, etc.).

Une troisième caractéristique de ce travail est qu'il s'appuie constamment sur les sources : qu'il s'agisse de celles qui ont permis de constituer des fichiers sur près de 800 jésuites venus en Chine, ou des correspondances et « lettres

annuelles » et surtout des nombreux et importants ouvrages rédigés par les Jésuites sur la Chine et l'Extrême-Orient. Les citations apportées en grand nombre donnent du prix et de l'intérêt aux développements. L'auteur s'efface, avec sa discrétion habituelle, derrière une documentation qui parle d'elle-même.

Ressort de ses analyses et des faits qui les sous-tendent le drame de la stratégie de l'« adaptation ». C'est là un des aspects très attachants et très convaincants du livre qui nous est offert. Il établit à plusieurs reprises un lien entre deux attitudes des Jésuites qui peuvent paraître contradictoires. Ils jouaient aux mandarins en Chine, pendant qu'ils constituaient des théocraties communisantes au Paraguay. En réalité, dans les deux situations opposées, ils pariaient pour la culture locale. D'où ensuite des hostilités convergentes contre eux, mais invoquant des argumentations en apparence opposées entre elles.

Or cette stratégie d'« adaptation » a constitué pour les Jésuites un véritable drame. Leur volonté d'évangélisation en Chine ne fait aucun doute ; et pour l'actualiser, ils souffrirent souvent les persécutions, la prison, voire le martyre. Mais eurent-ils tort ? Eurent-ils raison ? ce n'est pas à nous d'en juger —, ils passèrent beaucoup de temps à apprendre les langues locales, à réparer des horloges, à confectionner des cartes, à fabriquer des automates, des lunettes astronomiques, voire des canons. En outre ils se rallièrent aux Qing, après avoir longtemps aidé les souverains Ming. Le but final restait l'évangélisation.

Quoi qu'il en soit de ces attitudes, il nous faut mesurer le rôle d'« intermédiaires culturels » que jouèrent les Jésuites entre la Chine et l'Occident. Ils amenèrent en Chine des techniques et des sciences occidentales. En contrepartie ils firent à nouveau connaître la route de terre entre l'Europe et l'Extrême-Orient oubliée depuis le XIV^e siècle. Ils révélèrent à l'Occident l'acupuncture et l'étude du pouls, la flore, la faune et la carte de la Chine. Ils nous instruisirent sur l'histoire, les philosophies et les religions de l'empire du milieu. Ils furent les créateurs de la sinologie. Il était inévitable que l'immersion dans un monde tellement nouveau pour les Occidentaux conduise les Jésuites à des simplifications, des erreurs, des admirations naïves. Jean-Pierre Duteil explique très bien qu'aux XVI^e et XVII^e siècles ils virent la Chine et les chinois à travers le prisme de leur culture gréco-romaine. Ils occidentaliserent le confucianisme, et, en revanche, comprirent mal le bouddhisme et le taoïsme. Ils eurent aussi tendance, au moins dans un premier temps, à accorder à l'administration chinoise des qualités excessives (pas de noblesse héréditaire, pas de vénalité des offices, faible place de l'armée, etc.). Au XVIII^e siècle il fallut réviser ces jugements parfois hâtifs. À la veille de la dissolution de la Compagnie, les jésuites admiraient beaucoup moins la Chine qu'au temps de Ricci. Il reste qu'ils écrivirent dans l'histoire de la culture et du christianisme une page d'une richesse exceptionnelle: ce qui a échappé au Pascal des Provinciales.

Jean-Pierre Duteil est demeuré volontairement à l'intérieur du discours occidental sur la Chine. Mais de ce belvédère il a embrassé un très vaste panorama et il nous apprend beaucoup.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
INTRODUCTION	1

PREMIÈRE PARTIE LES ROUTES DE CATHAY

Chapitre I : Marchands et Missionnaires face à la Chine	8
I - L'installation des Portugais à Macao	8
II - Les missionnaires catholiques et le « padroado »	11
III - La christianisation de la « Nan Hai »	16
Chapitre II : Les « Noirs Enfants d'Ignace »	20
I - La diversité linguistique	20
a - Nationalités et moyens d'expression : primauté portugaise et Chine des Découvertes	20
b - De Maître Kong à Confucius : le latin et la Chine « classique »	22
c - Langue française et Chine des « Lumières »	26
II - Les origines sociales	28
a - Une aristocratie missionnaire ?	28
b - Les Jésuites d'origine bourgeoise : un disciple d'Ignace sur deux	30
c - Les Jésuites d'origine « populaire » : un groupe restreint	32
III - Les nationalités	34
a - L'élément portugais reste largement dominant	34
b - Une discrète présence castillane	38
c - La Mission italienne : des débuts brillants et un déclin progressif	39
d - Le cas français : une volonté politique	41
e - Les Jésuites d'origine flamande, contrepoids aux ambitions hollandaises ?	44
f - Les Jésuites d'Europe Centrale : une grande fidélité au « padroado »	45
g - Quelques missionnaires d'origine asiatique	46

Chapitre III : « Neuf fois dix mille lis »	49
I - Le voyage maritime d'Est en Ouest	49
a - Les difficultés de la « carreira »	49
b - L'irruption des Néerlandais en Mer de Chine	53
c - L'expansion commerciale anglaise en Extrême-Orient	57
d - Les ambitions coloniales de la France	58
II - Le Voyage maritime d'Ouest en Est : la « carrera » contre la « carreira »	61
III - Le Voyage terrestre	64
a - La route « eurasiatique » des Missions médiévales	64
b - Les tentatives du XVII ^e siècle pour contourner le « padroado »	67
c - La fin de l'« Empire des steppes » et l'abandon des projets de route terrestre	71

DEUXIÈME PARTIE DU TRÔNE DE PIERRE AU TRÔNE DU DRAGON

Chapitre I : Deux siècles de Mission	76
I - L'œuvre d'Alexandre Valignano	76
a - L'« adaptation » en Chine	79
b - Habit et adaptation	81
c - Dix années à Pékin : les bases de la Mission de Chine	86
d - Un essai de synthèse : les traductions chinoises de Ricci	91
II - Quel Dieu pour la Chine ? Les interrogations du Grand Siècle, 1610-1715	93
a - La méthode de Matteo Ricci en question	93
b - Une hiérarchie catholique contre les Jésuites ?	99
c - Pékin, Rome et Paris : trois capitales face à l'affaire des Rites	101
III - La Compagnie persécutée, 1715-1773	111
a - La réaction chinoise : les « persécutions » déclenchées par l'État	111
b - Les Jésuites contre Pékin et Rome	120
c - La Compagnie de Jésus et les diocèses de la Chine	126
 Chapitre II : Les Jésuites face aux religions chinoises	 129
I - La Chine antique, Chine monothéiste ?	129
a - Les « Trois Sectes »	129
b - Raison et Loi naturelle	131
II - Confucius, ou le Sénèque chinois	134
III - Le Taoïsme, ou les « nouveaux cyclopes »	139
IV - « La secte de Fo, la pire de toutes »	145

**TROISIÈME PARTIE
LA CHINE, PAYS DE MISSIONS**

Chapitre I : L'évangélisation par les catéchistes	154
Chapitre II : La mise en place d'un réseau de chrétiens	167
a - Le Guangdong	169
b - Jiangnan et Zhejiang	172
c - Le Fujian	177
d - Le Huguang	181
e - Le Sichuan	183
f - Le Shenxi/Shanxi	184
g - Henan, Shandong, Beizheli	189
Chapitre III : Naissance et développement des communautés chrétiennes	196
a - La Chine catholique : approche quantitative	196
b - L'œuvre des enfants trouvés	201
c - Les comportements quotidiens	208
d - La Mission de Chine et les fins dernières	210

**QUATRIÈME PARTIE
LA DÉCOUVERTE D'UNE SOCIÉTÉ NOUVELLE**

Chapitre I : Une société de fonctionnaires	217
I - Les armes et la diplomatie	217
a - L'armement de la population contrôlé par l'État	217
b - Le pacifisme chinois	219
c - Les canons jésuites	223
II - Le mandarinat : une noblesse issue des concours	225
a - Un long apprentissage	225
b - Les promotions de mandarins	229
c - Une administration idéale	233
d - Le problème de la corruption	238
Chapitre II : Une société répressive	244
I - Une importante délinquance ?	244
II - L'appareil judiciaire	247
III - La Mission de Chine et la Justice	252
IV - Deux institutions « admirables » : Censorat et « Greniers de famine »	255

Chapitre III : Les eunuques, les femmes et la Mission	260
I - « Le roy des abeilles dans sa ruche »	260
II - La condition féminine : un sombre constat	264
III - Monogamie de droit, polygamie de fait	269

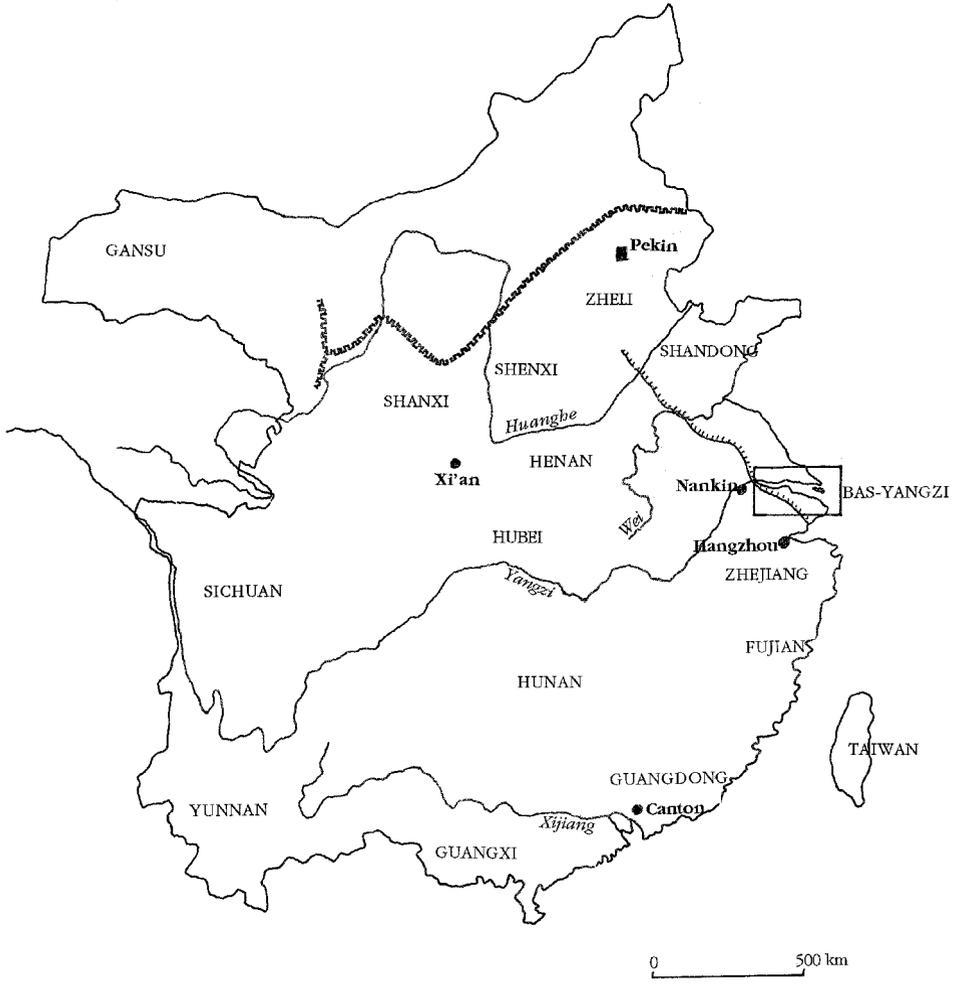
CINQUIÈME PARTIE VERS LA PENSÉE SCIENTIFIQUE UNIVERSELLE

Chapitre I : Mesurer le temps, mesurer l'espace	278
I - L'horlogerie : pendules et automates	278
II - De l'Astrologie à l'Astronomie	283
a - Un besoin spécifique : des missionnaires astronomes	284
b - La découverte des techniques chinoises et la fabrication d'un matériel scientifique	289
c - L'arrivée des Qing et les difficultés du Père Schall	290
d - La défense d'une astronomie scientifique, de Ferdinand Verbiest à la fin de la Mission	292
III - De l'Astronomie à la Chronologie	296
a - La Chine et les origines de l'humanité	296
b - Le Déluge, l'Egypte et la Chine	299
Chapitre II : L'« Orient des caractères » et la dimension linguistique	303
I - De la philologie au Figurisme	303
a - Les origines de la « romanisation »	303
b - Alexandre de Rhodes et l'élaboration du quôc-ngu	306
c - Les arcanes du « figurisme »	310
Chapitre III : Comprendre la nature	315
I - « Histoire naturelle », Pharmacopée et Médecine	315
a - La découverte de la Nature chinoise	315
b - Michel Boym, de l'Herbier chinois à la prise du pouls	320
c - Le regard du XVIII ^e siècle européen sur la médecine chinoise	326
d - La Mission française de Pékin : des plantes-miracle à la vaccination	330
Conclusions	334
Sources et Bibliographie	339

Les Dynasties chinoises : tableau chronologique

-xvi ^e -xi ^e s.	Dynastie historique des Shang
-xi ^e - 770.	Dynastie des Zhou occidentaux.
-827-782 :	règne de Xuan (Chouenn), roi mythique.
-781 -771 :	règne de Yu le Grand, roi mythique.
-770 -221	Dynastie des Zhou orientaux : Luoyang
-770 -473 :	époque des Printemps et des Automnes (<i>Chunqiu</i>).
-v ^e s. -221	Royaumes combattants.
-221	Fondation du Premier Empire (Empire des Qin). Qin shi Huangdi premier Empereur.
-206 +220	Dynastie des Han. Capitale à Chang'an en -200.
25-200 :	dynastie des Han postérieurs : capitale à Luoyang.
220-280	Époque des Trois Royaumes (Wei, Shu, Wu).
222-589	Époque des «Six Dynasties» (Qin, Wei, Qi, Liang, Zhou, Zhen).
581-618	Dynastie des Sui. L'Empire est réunifié ; capitale à Chang'an.
618-907	Dynastie des Tang ; capitale à Chang'an.
907-1125	Dynastie kitan des Liao.
907-960	Époque des cinq Dynasties (Chine du Nord : Lian postérieurs, Tang post., Qin post., Han post., Zhou post.).
907-979	Époque des dix Royaumes (Chine du Sud).
960-1127	Dynastie des Song «du Nord» ; capitale à Kaifeng.
1127-1279	Dynastie des Song «du Sud» ; capitale à Hangzhou.
1279-1368	Dynastie mongole des Yuan ; capitale à Pékin.
1368-1644	Dynastie des Ming ; capitale à Nankin, puis Pékin vers 1440.
1644-1911	Dynastie des Qing ; capitale à Pékin.
1er janvier 1912	République chinoise proclamée par Sun Wen (Sun-Yat-Sen) à Nankin. 14 février : Yuan Shikai transfère le Gouvernement à Pékin.

LA CHINE DU XVIII^e SIÈCLE
CADRE GÉOGRAPHIQUE ET PRINCIPALES RÉGIONS



INTRODUCTION

Le chercheur qui compulse les fichiers d'une grande bibliothèque publique, à Paris, à Rome, à Lisbonne ou même dans une autre capitale européenne, se rend vite à l'évidence : la masse des écrits sur l'« ancienne Mission de Chine » est énorme, et serait plus propre à le décourager par avance qu'à l'attirer. Mais le simple curieux qui perd une heure à glaner chez un bouquiniste les écrits de la première moitié de ce siècle est lui aussi frappé par le fait que les imprimés sur le sujet ont été nombreux.

En ce cas, qu'apportent les pages qui suivent ? Leur première ambition serait de tenter une synthèse, à la connaissance de l'auteur jamais véritablement effectuée, de l'œuvre des Jésuites en Chine. L'éclat de la « Première Mission », l'*antica Missione* des Italiens, a obscurci la Mission contemporaine, qui s'étend de 1820 à 1950 avec de grands noms, ceux des Pères Couvreur, Licent, Teilhard de Chardin. C'est la Mission de l'époque Moderne, celle qui s'étend de la mort de François-Xavier en 1552 aux lendemains de la dissolution de la Compagnie de Jésus en 1773, qui a suscité le plus grand nombre de monographies, d'articles savants, de réflexions, dont la plupart émanent de religieux jésuites. Thèmes et sujets de réflexion frappent par leur foisonnement et leur extraordinaire variété.

Car la Chine est référence. Elle l'est si bien devenue que c'est à son aune que le XX^e siècle a mesuré la *Condition humaine* ; le second but que se propose ce travail serait justement d'apporter quelques éléments de réponse à un surprenant paradoxe. La Mission de Chine est plus connue du grand public que celle des Indes, par exemple, et elle a converti un nombre moins important de fidèles¹ ; elle a causé le premier des deux grands scandales qui emportent la Compagnie de Jésus à l'époque de Pombal et de Louis XV, car l'affaire du Paraguay n'aurait pas suffi à provoquer la dissolution de l'ordre, et elle a établi de façon durable le renom des Jésuites en tant que missionnaires et savants. Il est curieux de constater que le XIX^e siècle européen a gratifié le peuple chinois des vices et défauts dont le siècle précédent affublait ses évangélistes : hypocrisie, soumission, goût du lucre et de la cruauté. Dénoncés en Chine pour s'être vêtus de soie et avoir usé du palanquin, les disciples d'Ignace sont accusés d'être communistes au Paraguay. Telles sont les constatations, apparemment sans lien logique, qui ont déterminé cette entreprise. Les éléments de réponse qu'elle peut apporter sont donnés par les résultats de quatre enquêtes successives.

¹ Au lendemain de son indépendance, l'Union indienne comptait 4,5 millions de catholiques et 3 millions de chrétiens orthodoxes et protestants. Il y aurait trois millions de catholiques dans toute la Chine vers 1990, dont 20 000 pour le diocèse de Pékin.

a - Les limites du monde connu

Ignace de Loyola avait donné pour vocation aux Jésuites d'être aux frontières de la chrétienté², et ils sont effectivement allés aux confins maritimes du monde, suivant de peu les navigateurs. Si les Jésuites n'ont pas « inventé » la Chine, ils l'ont identifiée comme étant le Cathay de Marco Polo, grâce au Frère Bento de Gòis.

En 1540, lorsqu'est approuvée la Compagnie de Jésus, le Portugal possède officiellement les Moluques depuis onze ans, et quelques Franciscains ont essayé de les atteindre³. On poursuit alors l'ambition de rejoindre par l'Ouest Jérusalem et Tarse, la patrie des Rois Mages : c'était à cela que pensait Colomb en 1494, alors qu'il longeait les côtes de Cuba⁴. La Compagnie de Jésus est née dans le sillage des Découvertes ; douze ans seulement après l'approbation, François-Xavier meurt face à la Chine. Cinq ans plus tard, les Portugais sont à Macao (1557), et le 27 mai 1565 les deux galions et les deux pataches de Miguel Lopez de Legazpi touchent Cebu des Philippines. Alors se mettent en place les deux grandes routes maritimes destinées au transport des missionnaires de la Réforme catholique et des marchandises, *carrera* espagnole venue de l'est et *carreira* portugaise venue de l'ouest, aboutissant aux îles du roi Philippe et à la *Cité du Nom de Dieu en Chine* avec prolongation du parcours jusqu'à Kyûshû, visitée dès 1549 par François-Xavier.

Les Jésuites qui participent aux Découvertes sont des hommes du XVII^e siècle, pétris de réminiscences antiques et de romans de chevalerie. François-Xavier part en guerre contre les Musulmans de Socotora et les « pagodes » de Goa, « qui sont les dieux des Gentils en figure de bêtes et animaux du diable »⁵, Fernao Mendes Pinto mêle la légende à la découverte, Guillaume Postel, qui ne fut jésuite qu'un bref moment, prêche en humaniste la *concordia mundi*, réconciliation générale des religions sous l'autorité du roi de France. À cette action enthousiaste et souvent anarchique s'ajoute une surprenante curiosité intellectuelle. Les premiers Jésuites qui parcourent l'Orient, nés avant 1510, connaissent la littérature gréco-romaine. Il y a les âmes à évangéliser, mais aussi la mystérieuse route que décrit Pindare, et qui mène à la résidence enchantée des Hyperboréens, que seul avait découverte Persée, grâce aux sandales ailées ; il y a aussi les récits de Pline, à propos de cette île couverte de topazes et que l'on ne voit jamais, car elle est entourée de nuées, au large de l'Arabie⁶. Le même Pline affirme que près de l'Inde se trouvent Chryse et Argyre, l'île d'Or et l'île d'Argent⁷. François-Xavier, lorsqu'il écrit au Père Simao Rodrigues, de Goa, le 8 avril 1552, identifie les îles du Japon comme étant ces « îles d'argent » dont

² C'est le thème de la Quatrième Semaine des *Exercices* : la vie est un combat contre les puissances adverses dans l'univers entier. Voir les pages de P. GERVAIS, s.j., dans le *Commentaire des Exercices Spirituels*, Bruxelles, E.I.E.T., 1990, p.416-417.

³ Martin de Valencia, en 1531, Zummaraga et Betanzos en 1554. Voir Juan GIL, *Miti e Utopie della Scoperta. Oceano Pacifico : l'epopea dei navigatori*, Madrid, 1989 et Garzanti, Milan, 1992, pour la traduction italienne que nous avons utilisée, p. 49.

⁴ Andres BERNAL, *Memorial del reinado de los Reyes Católicos*, Madrid, 1962, p. 309. Cité par J. Gil, *ibid*, p. 49.

⁵ *Epistolae S. Francisci Xaverii aliaque eius scripta*, t. I (1535-48), Rome, 1945, p. 115.

⁶ PINDARE, *Pythiques*, X 29, éd. Budé, Belles-Lettres, t. II ; traduction A. Puech. PLINE L'Ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XXXVII, *des pierres*, 107-108, éd. Budé, traduction de E. de Saint-Denis.

⁷ PLINE L'Ancien, *Histoire Naturelle*, Livre VI, *Géographie*, 2^e partie : l'Asie Centrale et Orientale ; l'Inde, 80. Ed. Budé, traduction par J. André et J. Filliozat.

parlaient alors les Espagnols, et le *Theatrum Orbis terrarum* du cartographe anversois Abraham Ortelius mentionne l'île de Chryse au Japon⁸.

C'est vers un monde fabuleux que font voile les premiers galions de la *carreira*, dont les extrémités appartiennent à un royaume aux noms aussi multiples que mal définis. Fernao Mendes Pinto mentionne Marco Polo et le pays des Mangeurs de Chevaux, dont on ne sait trop où il est, ni s'il est voisin du Pays des Sères, la Sérinde, de Cipangu ou de Khanbalik⁹. On sait simplement que dans ces royaumes lointains l'apôtre Saint-Thomas a porté la Bonne Parole, et le signe de la Croix, dont les missionnaires essaient de retrouver les traces jusqu'au milieu du Dix-Huitième siècle, et jusque sur le front des nouveaux-nés¹⁰. Le XVII^e siècle, qui apparaît résolument maritime, ne connaît pas ces grands marchands caravaniers de l'étoffe des Polo. Les marchandises arrivent aux galions qui les embarquent, et d'autant plus facilement qu'elles sont précieuses et de volume limité. Les marchands, dont se plaint Xavier, restent dans les ports ou même sur les vaisseaux. Seuls les religieux, à la conquête des âmes, se font explorateurs et pénètrent l'intérieur des continents ou des archipels que touchent les navires. La Côte de la Pêcherie, l'intérieur de Kyûshû sont parcourus par Xavier qui est l'un des premiers Européens à en prendre connaissance, comme Mendes Pinto est parmi les premiers à avoir découvert l'Asie méridionale. Cette première génération de missionnaires ouvre la voie à la seconde, celle de Bento de Góis et de Ricci, née vers 1550. Eux réussiront à identifier régions et pays, ouvrir des itinéraires, fonder des résidences et mettre en place la géographie de l'Asie.

b - Les limites de l'adaptation

« L'Océan infranchissable aux hommes et les mondes qui sont au-delà de l'océan sont dirigés par les mêmes ordres du Maître » avait affirmé Clément I^{er} dans une Épître aux Corinthiens¹¹. On supposait les Indes et Taprobane (Ceylan) inaccessibles, mais on en connaissait l'existence, ces pays, comme la *Serica* elle-même, entretenant des relations commerciales avec l'Arabie et Alexandrie dès la fin du 1^{er} siècle. Par ailleurs, Sénèque et Strabon semblent avoir été convaincus de l'existence d'un continent situé au-delà de l'Atlantique, mais différent de l'île de l'Atlantide dont parle Platon¹², qui la considère comme déjà disparue. Par ailleurs le Pape Clément semble avoir accepté la possibilité de faits inexplicables dans le paganisme, relatant comme un fait dûment constaté l'histoire du phénix, cet oiseau d'Arabie qui vit cinq siècles et dont le cadavre donne naissance à un unique descendant. Acceptée par les Romains, cette légende lui servait à expliquer la Résurrection¹³.

⁸ Juan GIL, *op. cit.*, p. 131.

⁹ Ces différents noms font tous référence à la Chine et à l'Asie Centrale. Le « Mangi », pays des Mangeurs de Chevaux, semble correspondre à la Chine du Sud, « (La via) di verso ponente è des Catai ; e l'altra dallo sirocco vai verso la mare a la grande provincia deu Mangi. » (MARCO POLO, *Milione*, 105 ; *Divisament dou Monde*, CVI), éd. Mondadori, Milan, 1982, p. 139. La *Serica* ou *Sérinde* font référence au travail de la soie, tandis que le *Catai* (Cathay) désigne la Chine septentrionale, par opposition aux Mange-Chevaux, tribus méridionales non-chinoises à l'origine. *Canbalu*, Cabalu, Canblau, Ganbalu, Khanbalik dérivent du turc *Xānbalīq*, « Cité du Khan », Pékin sous les Yuan. Le *Zipangu*, Cipangü, est la contraction du chinois *Rìbēngguo*, qui désigne le Japon. Mais le mot est parfois employé pour tout l'Extrême-Orient.

¹⁰ A. de RHODES, *Histoire du Roy de Tunquin*, Lyon, 1651, Ch. XXVIII, p. 103 : « on luy marque le front du signe de la Sainte-Croix... »

¹¹ Épître de Clément aux Corinthiens, dans MIGNE, *Patrologie grecque*, t. I, col. 201-328, Ch. 20,8.

¹² SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, coll. Budé, 2 t., traduction par P. Oltramare ; STRABON, *Géographie*, coll. Budé, trad. par Fr. Lasserre, G. Aujac, R. Baladié.

¹³ MIGNE, *Patrologie grecque*, t. I, col. 201-328, ch. 25.

Le monde antique concevait l'existence de civilisations extra-européennes, du reste impossibles à évangéliser dans la mesure où l'on avait conscience d'être démuné des moyens techniques indispensables pour les atteindre. Au Moyen-Age, les Missions lancées en direction du Grand Khan prouvent que l'on ne pensait pas la conversion de la Terre à peu près achevée¹⁴. Au XVI^e siècle, les techniques maritimes font de la *caravela redonda* le magnifique instrument des découvertes¹⁵ tandis que les lourds galions naviguant en convois prennent en charge le transport des marchandises et l'exploitation des mondes conquis. La technique rend désormais possible la Mission extra-européenne ; désormais, le véritable obstacle semble être la lourdeur du support juridique de la religion chrétienne, et c'est alors qu'apparaît le poids de la civilisation romaine sur l'organisation de l'Église. Or les grands ordres et congrégations missionnaires font primer le sentiment mystique ou l'action prosélyte sur l'aspect juridique. Tel est le cas des Franciscains, des Dominicains, des Augustins et des Jésuites. Ignace de Loyola fait plus de fonds sur la loi intérieure que sur les règles extérieures, affirme aussi que l'apostolat l'emporte s'il est exercé avec l'esprit intérieur qui convient¹⁶. Matteo Ricci avouait qu'il avait été trop occupé pour dire la messe pendant un laps de temps important¹⁷; ce type de comportement est dû à la conception ignatienne d'un apostolat pragmatique et non-formaliste. Hommes d'action, mobiles, ouverts à l'apprentissage des techniques et des langues, les Jésuites apparaissent comme des gens « de terrain », portés à s'adapter par leur formation.

C'est cette adaptation même qui provoque la « Querelle », multiforme puisqu'elle a porté longtemps sur des problèmes linguistiques, ainsi que sur l'opportunité d'admettre des Chinois au sacerdoce, avant de déboucher sur la « Querelle des Rites » qui rebondit à plusieurs reprises avec Pascal, les diverses formes d'opposition à Louis XIV puis le mouvement philosophique. En fait, c'est toute l'action missionnaire de la Compagnie qui est contestée à partir des principaux centres de la Réforme catholique, Rome dès 1680, Paris vers 1700, Lisbonne sous Pombal.

Car la Chine n'est pas seule, et la méthode « de l'adaptation » qui caractérise Matteo Ricci est aussi celle de Robert de Nobili, en Inde de 1604 à 1656. Sans qu'il y ait eu contact entre les deux missionnaires, Nobili utilise le moule de la civilisation indienne comme Ricci celui de la civilisation chinoise, respectant le système des castes et ses symboles visibles : touffé de cheveux ou *kudumi*, cordon brahmanique, usage de la pâte de santal sur le front, usage des bains¹⁸.

¹⁴ Pour Grégoire le Grand, par exemple, l'Asie est déjà entièrement convertie : MIGNE, *Patrologie latine*, t. 76, col. 1098 : « jam diu est quod Asia cuncta jam credit ». Ces idées se retrouvent pendant tout le Moyen-Age et étaient déjà celles de Léon le Grand ; elles durent jusqu'aux Découvertes.

¹⁵ P. CHAUNU, *L'Expansion européenne du XIII^e au XV^e s.*, Paris, PUF, coll. « Nouvelle Cléo », 1969, p.284-288, « l'outil de la découverte : la caravelle ».

¹⁶ C'était l'opinion de Jérôme Nadal, et de Louis Lallemant, s.j., au XVII^e siècle. A. V. SEUMOIS, *La Papauté et les Missions au cours des six premiers siècles*, Paris-Louvain, 1953, p.134-135, note 11.

¹⁷ P. d'ELIA, *Fonti ricciane*, Rome : Libreria dello Stato, 1642-49, t. I, p. 112. Lettre à Francesco Pasio, Visiteur de la Compagnie, 15 février 1609.

¹⁸ Robert de NOBILI, *Première Apologie*, 1610, texte latin traduit et annoté par P. Dahmen, 1610. Bibl. des Missions, Mémoires et Documents, Paris, 1631, vol. III, p.112-148. Il faut noter que R. de Nobili allègue toutefois l'exemple des Jésuites de Chine : « Quatrième preuve : Nous voyons que nos Pères de Chine portent selon l'usage de ce pays, les cheveux pris dans une sorte de filet ; ils portent la barbe longue, les ongles des mains longs ; leur robe est noire et bleue ; en main ils tiennent continuellement l'éventail, tous insignes de docteurs ou de maîtres enseignant la doctrine. » p. 139.

Nobili avait été très contesté, et d'abord par la hiérarchie épiscopale de Goa. L'affaire était exactement du même type que les Rites, et il semble que le missionnaire ait sous-estimé le caractère sacré des bains de purification, du santal et du système des castes dans son ensemble. Mais Grégoire XV l'approuve en 1623, comme Paul V avait accepté en 1615 la liturgie chinoise¹⁹.

C'est le même esprit d'adaptation qui caractérise les « réductions » du Paraguay. Loin des mœurs coloniales et des chasseurs d'esclaves, la première communauté indigène est fondée en 1610 par les PP. Cataldino et Maceta. Les ordonnances de 1611 limitent le tribut dû par les Indiens, et les Jésuites organisent un système communautaire pour s'adapter aux mœurs traditionnelles des Guaranis²⁰. 1650 voit les réductions atteindre le nombre de 36, et l'État militaire des Guaranis reconnu officiellement l'année précédente. À la limite de deux colonisations, cette organisation originale se voit de plus en plus contestée par les « Lumières », et la responsabilité des guerres meurtrières de 1754-56 est rejetée sur les Jésuites.

c - Différences et similitudes

En Chine comme au Japon, les missionnaires européens semblent avoir été frappés par les similitudes plus que par les différences. Similitudes étonnantes dans l'habit des religieux et même dans leurs pratiques : du chapelet à la confession, les bonzes semblent si exactement calqués sur les réguliers d'Occident que François-Xavier se laisse aisément induire en erreur. Dans le réseau d'écoles qu'ils ont mis en place dans toute l'Europe, les Jésuites ont mis l'accent sur les sciences, et singulièrement sur les mathématiques. Christophe Clavius avait enseigné à Ricci l'astronomie fondée sur une terre immobile entourée de sept sphères de cristal, et ses théories avaient été critiquées lors de deux phénomènes célestes, apparition en 1572 d'une étoile très brillante, et passage d'une comète en 1577. Ricci découvre que ces deux phénomènes astronomiques ont été enregistrés de manière précise, avec leur mouvement, par les membres de l'Office Astronomique²¹. La passion pour les sciences et les techniques est apparue aux esprits cultivés qu'étaient les Jésuites comme un facteur de rapprochement sur lequel il fallait jouer.

En humaniste, Christophe Clavius avait défini un programme scientifique impressionnant pour les élèves du collège et les étudiants de la classe de Logique. Il comprenait l'étude des vents, des flux et des reflux, des comètes et phénomènes célestes. Euclide, les sphères planétaires et la géographie, puis l'astrolabe, les lois de la perspective et l'horlogerie constituent l'essentiel des études universitaires²². C'est à sa grande stupéfaction que Matteo Ricci retrouve à la Chine, au long du chemin qui le mène de Zhaoqing à Nanchang puis Nankin

¹⁹ Paul V : *Romanae Sedis Antistes*, 27 juin 1615 ; *Collectanea S. C. de Propaganda Fide*, t. I.

²⁰ M. HAUBERT, *L'Œuvre missionnaire des Jésuites au Paraguay, 1585-1768 : Genèse d'un paradis*, Paris, 1966.

²¹ Ces phénomènes sont décrits par Lynn THORNDIKE, *History of magic and experimental Science*, New-York, Columbia Univ. Press, 1641, vol. VI, p.73-74.

Sur les collèges et la pédagogie mise en place par les Jésuites, voir F. de DAINVILLE, *La Géographie des Humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940 ; également, F. de DAINVILLE, M.-M. COMPÈRE, *L'éducation des Jésuites*, Paris, Minuit, 1978. Les théories pédagogiques de Clavius sont exposées dans les *Monumenta Paedagogica Societatis Iesu quae primam rationem studiorum anno 1586 editam praecessere*, Ed. Gomez Rodelez et alii, Madrid, 1901. Par ailleurs, Christophorus CLAVIUS, *Astrolabium*, Rome, 1593, donne les techniques de fabrication des instruments par Clavius (p. 43).

²² *Monumenta Paedagogica...*, op. cit., p. 472-478.

et Pékin, tous les éléments de ses programmes d'étudiant. Les Chinois pratiquent la géomancie, *fengshui*, et notent avec soin les éléments de la topographie et de la météorologie. Ils sont vivement intéressés par le calcul du temps et l'établissement des calendriers, alors que depuis octobre 1582 l'Europe utilise le comput ecclésiastique baptisé « grégorien » en l'honneur de Grégoire XIII, mais largement dû aux travaux de Clavius. Ricci et ses successeurs se sont jetés avec enthousiasme dans la « mission scientifique », aspect de leur œuvre le plus largement commenté par l'historiographie. Remarquons cependant que ces missionnaires sont restés longtemps des esprits de la Renaissance, par leur goût des études antiques et l'éclectisme des connaissances, sensibles au travers des collections d'ouvrages européens qu'ils ont constituées.

Le décalage entre la Science telle que la conçoivent les Jésuites et l'établissement de listes de phénomènes naturels qui était pratiquée en Chine n'est apparue que peu à peu. Ricci en prend conscience à la fin de sa vie²³, mais c'est surtout la Mission française de Pékin, imprégnée de l'esprit des « Lumières », qui comprend l'ampleur réelle des différences. D'une part, des finalités pratiques : la recension des phénomènes à des fins divinatoires. De l'autre, la poursuite de la Recherche scientifique pour la plus grande gloire de Dieu. Entre deux types de finalités différentes, Jésuites et Chinois tombent d'accord sur l'échange réciproque de techniques. Instruments d'optiques, horloges, mécanismes divers allant de l'automate à la machine hydraulique, armes à feu arrivent en Chine tandis que l'Europe reçoit la prise du pouls, l'herbier chinois, les secrets de la porcelaine, les principes du vaccin et de l'homéopathie.

Le même décalage a présidé à la transmission des œuvres philosophiques et littéraires. Ricci disposait probablement d'un nombre très restreint d'ouvrages européens, mais il avait appris « par cœur » les ouvrages de « philosophie morale » de l'Antiquité classique²⁴. Ses ouvrages en chinois, *De l'Amitié*, *Dix Paradoxes*, *Vingt-cinq Paroles*, ne sont pas des traductions mais des synthèses à partir d'un surprenant effort de mémoire. Ignace de Loyola voulait placer les Jésuites au premier plan de l'élite culturelle, et les collèges avaient développé les études dans le sens souhaité par Rabelais. Homère, Platon, les *Entretiens* d'Epictète, la *Théogonie* d'Hésiode, les *Fables* d'Esopé, Strabon et Xénophon, correspondent à la remise en honneur du grec, tandis que l'on recherche dans la littérature latine les traces d'une philosophie pré-chrétienne à travers l'*Amitié* ou les discours de Cicéron, l'*Enéide* de Virgile, et surtout Sénèque, les *Bienfaits* et les *Dialogues*. *L'Encheiridion*, résumé d'Epictète, transparaît sous les *Vingt-Cinq Paroles* de Ricci, tandis que les *Dix Paradoxes* reprenaient la vie d'Esopé par Planude²⁵. Cette philosophie pré-chrétienne, qui induit en erreur les Lettrés chinois, Ricci et ses émules sont amenés à la rechercher et même à la trouver chez ce Confucius qu'ils « latinisent », traduisant le *Zhongyong*, le *Shujing*, le *Yijing* au prix de milliers d'heures de labeur, et essayant même au début du XVIII^e siècle de retrouver l'Ancien Testament au détour des formules les plus hermétiques. Sur ce malentendu s'édifie la Sinologie.

À la différence des missionnaires du temps de Louis IX, les religieux de la seconde moitié du XVI^e siècle ne cherchent pas à convertir la Chine contre

²³ P. d'ELIA, *Presentazione delle prima traduzione cinese di Euclide*, in *Monumenta serica*, 1956, p.161 à 202. Voir les p.177-178.

²⁴ Voir Jonathan D. SPENCE, *The Memory Palace of Matteo Ricci*, New-York, 1983 ; trad. française : *Le Palais de Mémoire de Matteo Ricci*, Paris, Payot, 1986, p. 141-144.

²⁵ Maximos Planudos, né à Nicomédie (1260-1310) a été ambassadeur à Venise, et fut surtout le compilateur byzantin que a transmis à l'Occident l'héritage de la Grèce ancienne, avec les sept volumes de son *Anthologie grecque* et le recueil des *Fables* d'Esopé.

l'Islam. L'idée de croisade semble bien avoir disparu avec Charles-Quint, et les esprits se sont accoutumés à l'idée d'une Asie partiellement musulmane. Les Jésuites se sont opposés aux Chinois partisans du Prophète, surtout sur les questions astronomiques, mais jamais cette religion n'apparaît comme une concurrente possible. La Chine de Marco Polo, de Jean de Montecorvin ou de Guillaume de Rubrouck était marquée par ce vaste peuple des steppes dont le rameau turc choisit l'Islam, alors que la branche mongole paraît hésitante. La Chine de François-Xavier et de Matteo Ricci est d'une certaine manière beaucoup plus loin de l'Europe, atteinte après des mois de navigation en zone torride, opposant une ultime barrière, celle de son formalisme administratif, aux Européens qui s'accrochent au rocher de Macao.